

David
McNeil

Quatre mots,
trois dessins
et quelques
chansons

David McNeil

Quatre mots,
trois dessins
et quelques chansons

nrf

GALLIMARD

PÉRIODE BLUES

Je déteste le sport. Je n'aime pas les balles, les ballons, les raquettes, les canoës-kayaks et les vélos de course, tout comme les demi-course et les tout-terrain, je hais tout ce qui est ski, patins et remonte-pente, les cent dix mètres haies et les marathons, les plongeurs, les tremplins et les planches à voile, j'exècre les anneaux, les trapèzes et les cordes à nœuds, les barres parallèles comme les asymétriques, j'abhorre le jumping, le curling et le cross-country, je maudis le squash, le golf et le polo, en fait qu'ils soient de terre ou qu'ils soient de mer, de soleil ou de neige, de glace ou de gazon, j'abomine tous les sports.

Dans mon pensionnat de Jouy-en-Josas, le sport c'était d'abord les vestiaires. Installés dans la longère d'un ancien stalag, bâtie à la hâte pour y entasser, avant déportation ou interro-

gatoire, des Juifs, des Résistants et, m'a-t-on dit, des femmes qui n'avaient pour tout tort que d'être jolies. C'était une rangée de baraques montées en colombage de chevrons arrachés aux toits des maisons du village, recouverte de planches chaulées, à peine équarries. Dans cet établissement, pourtant renommé, les élèves n'avaient droit qu'à une douche par semaine. Alors ces vestiaires puaien la poussière et la transpiration, maillots et survêtements n'étaient jamais lavés pendant l'année scolaire, on les jetait en juin. Les parents à la rentrée en rachetaient d'autres, plus grands d'une taille, à mesure que l'enfant grandissait. On devait enfiler, dans ces cabanes glaciales, des maillots et des shorts au sigle de l'École, figés par la crasse, raidis par la sueur, puis courir jusqu'au terrain qui servait au foot dans un sens et au hockey dans l'autre, les pieds enserrés dans des tennis humides dont quelqu'un avait bien sûr volé les lacets, mais allez réclamer vos lacets à un type deux fois plus grand que vous. Elles ne séchaient jamais, devenant plus étroites chaque mois, un pied de gamin gagne une demi-poin-ture par trimestre. Alors avaient lieu, sur le gazon givré, des matches surréalistes, à vingt contre vingt, tous en bleu marine, après trois minutes personne ne savait plus où était son

camp. Parfois c'était pire : on nous amenait à l'autre bout du parc faire de l'athlétisme. Là c'était des courses sur la piste en mâchefer qui crissait sous nos pieds comme autant de tessons de verre pilé, nous rappelant à chaque pas qu'une chute serait fatale à nos genoux, nos coudes, surtout à nos mentons, mais dans les virages, prévoyant sans doute une carrière d'acteur, certains d'entre nous protégeaient leur visage de leurs bras croisés, ce qui n'améliorait pas vraiment les performances.

Alors j'ai tout fait pour être affecté à la bibliothèque. Comme au jardinage, on y était exemptés de sport. Loin du stalag et des ballons boueux, j'ai rangé, restauré, recollé, recousu des ouvrages abîmés et découvert, pêle-mêle, Rabelais et Balzac, les vers de Baudelaire et les rimes d'Hugo, la prose de Flaubert, Cendrars et Hemingway... J'étais si heureux dans mes étagères, où s'alignaient « mes » livres, qui pour la plupart venaient des rayonnages du président Blum, qui avait vécu là avant que l'endroit ne devienne une Kommandantur, mais l'Occupant les avait respectés, n'ajoutant que *Mein Kampf* aux rangées d'origine.

Et puis surtout j'avais découvert le jazz. Dans mon méchant dortoir, dont les lits n'étaient séparés que par de minces cloisons,

grâce au poste à galène, interdit bien sûr, que j'avais bricolé à partir d'une boîte junior du «Radioamateur», prolongé par un fin fil de cuivre branché à un cintre au fond de mon placard, j'écoutais la nuit Frank Ténor et Filipacchi : « Pour ceux qui aiment le jazz. » Cette musique m'a tellement bouleversé que j'ai voulu apprendre le cornet à piston. Non pas à cause d'Armstrong, plus étrangement à cause d'Hector Malot. Dans son long roman *Sans famille*, le jeune orphelin a, le temps d'une page, un instant de bonheur : Vitalis lui apprend à jouer quelques notes de l'instrument, le voilà musicien, entouré du singe, des deux chiens, sur la place d'un village, Rémi sourit enfin... J'étais moi aussi malheureux dans ma triste pension. J'avais bien un père, une mère, mais si loin tous les deux, l'un vivait dans le Sud et l'autre en Belgique, les trains à l'époque roulaient très lentement, les avions étaient rares et encore à hélice, je voyais mes parents pendant les grandes vacances. J'aurais préféré suivre Vitalis, souffler du cornet près de son limonaire, être heureux moi aussi, comme Rémi, même le temps d'une page.

J'ai enfin quitté mon pensionnat, ma sœur m'a accueilli chez elle à Londres. Je jouais affalé, en vrai adolescent, au fond du divan, employant

un verre renversé comme sourdine. Puis son amoureux, n'en pouvant plus, est allé acheter *Kind of Blue*, et là j'ai entendu Miles Davis. Et remisé à jamais le cornet dans sa boîte, Graham était sauvé.

Puisque je n'arrivais pas à faire aussi bien que ce que faisaient les autres, il fallait que je trouve quelque chose que je serais le seul à faire : j'ai pensé adapter en français les ballades anglaises qu'on aimait à l'époque, Donovan, Bob Dylan, c'était difficile, à cause des accents toniques, des sonorités, des nasales et des diphtongues, des machins comme ça, mais c'était un challenge pour quelqu'un qui comme moi aimait la langue française jusqu'à ses virgules.

Inspiré par Trenet, j'ai cherché comme lui la musique des mots, trouvé des assonances, sans penser d'emblée à trouver un récit, mais peu à peu tout se mettait en place, les sons amenaient une histoire. Certains vers sont bien sûr tirés par les cheveux, mais les cheveux de la belle dont je parle ici, comme dans la plupart de mes premières chansons, étaient si doux à mes caresses que vous allez probablement me le pardonner.

BEVERLY COLLINES

*Allongé dans ma caravane
J'allume un long cigare havane
La fumée s'en va, s'en va Joanna...*

*Elle est allée vendre en Amérique
Des mots magiques autant qu'authentiques
La fumée s'en va, s'en va Joanna...*

*Elle est dans tous les magazines
Et vit à Beverly Collines
La fumée s'en va, s'en va Joanna...*

*Un jour passant devant ta porte
La fumée que le vent t'apporte
Fera tousser tous tes amants Joanna...*

Joanna était donc partie en Amérique. Là-bas, Chuck Berry, après « Sweet little sixteen », avait passé du temps en prison pour détournement de mineure... Ceci est un de mes tout premiers textes, de forme encore scolaire, naïvement « ronsardienne », mais dans « Cynthia », qui suit, je maîtrise mieux les mots, j'en joue avec plaisir, sinon avec bonheur, ici je parle aussi d'une histoire d'amour avec une gamine, une *sweet little sixteen*, mais contrairement à Chuck j'avais seize ans comme elle.

CHUCK BERRY STRIKES AGAIN

*Avant que les roses ne se fanent
Je les ai cueillies sur mon chemin
Mais ce sont des choses que condamnent
Quelques mots sur de vieux parchemins*

*Je suis venu sur le dos d'un âne
C'est le seul qui de moi voulait bien
Traversant les filets des gendarmes
Guidé par mon démon gardien*

*Fillette, viens jouer à la femme
Tu redeviendras enfant demain
La police est loin et j'ai des armes
Pour casser les dents de leurs chiens...*

CYNTHIA, SA TOUR
ET LE SATYRE CENTAURE

*Cynthia s'entoure
D'une ceinture
En Sainte Terre
Son tyran
Se tire à
Son tour...*

*Sonne sept heures,
Elle va dans sa tour
Et jusqu'assez tard*

*Joue cet air
Sur sa cithare... (Musique)*

*La sentinelle
S'étire et s'endort
Satyre Centaure
Passe à pas sourds
Vers le fort...*

*Cynthia soudain
Par le soupirail
Le voit de sa tenaille
Qui ôte
Sa cotte
De mailles...*

*Se sachant seule
Cynthia farouche
Dit : « Si tu me touches,
Je gueule », mais veule
Il la couche...*

*Cynthia soupire
Satanée ceinture
Se donne au Centaure
Un faune
Ça con-
-nait cent tours...*

Je commence à jouer pas mal de la guitare.
Charles Leirens, le malheureux mari malade de

Virginia, ma mère, vient juste de mourir. Nous n'étions pas riches, nous voilà soudain pauvres. Pour gagner un peu d'argent de poche, je traîne avec Jean-Charles, homme plein de talents, mais velléitaire comme tous les surdoués. Il m'avait montré les accords de base, assez pour faire la manche avec lui dans les restaurants, nous passons aux heures paires, les heures impaires étant réservées à Derroll Adams, légende du banjo que Dylan cite dans le premier tome de ses souvenirs, parlant du duo qu'il formait avec Jack Elliott. Ramblin' Jack et Dave Van Ronk sont les influences majeures du poète de Duluth.

J'ai souvent, dans mes livres comme dans mes chansons, parlé de Derroll, c'est lui mon « Vieil homme au cœur tatoué ». Cette rencontre a été pour moi décisive : l'accompagnant en Angleterre, dans une tournée miteuse, nous dormions chez Donovan, un gentil *folk singer* un peu oublié, très célèbre à l'époque, qui avec ses tout premiers cachets avait loué une maison au nord de Londres, à Somali Road, où il hébergeait ses amis musiciens. Là j'ai pu entendre Jansch et John Renbourn, qui allaient inventer un style original, mélange de mélodies élisabéthaines et de blues du Delta. Ils formeront le groupe Pentangle, dont les albums

sont encore, quarante ans plus tard, aussi novateurs que superbes.

Le « picking » était un style inconnu des continentaux. En France on grattait encore les cordes des guitares, nous jouions en arpège, c'était plus complexe, quand on joue en arpège chaque corde doit vibrer, livrer tour à tour son harmonique, c'est proche de la façon dont on joue du luth. Je me mets à tourner un peu en Belgique avec mes chansons que j'écris désormais en français. Mais dans ce pays pas bien grand et coupé en deux par des guerres linguistiques, un chanteur francophone qui se produit un soir à Bruxelles, un autre à Louvain, à Mons ou à Liège doit attendre un an avant de pouvoir paraître à nouveau dans ces villes, la moitié des douze millions d'habitants de cette petite nation ne fait pas vraiment un public, alors, comme le dit Robert Charlebois, mon alter ego québécois, parlant des huit millions d'âmes de son propre pays, il faut s'en aller : « *Moi plus chanter en créole, pays trop petit pour gagner sa vie.* »

Avant de « descendre à Paris » (le Belge y descend, le Français y monte), je trichais : j'allais chanter en anglais en Flandres, à Diest et à Gand, mais aussi au « Muse » à Anvers, invité par Roger, mon ami Van Hool, mais je n'y chantais pas vraiment des paroles, je marmonnais vague-

ment ce qu'Eddy Mitchell appelle du « yaourt », un peu n'importe quoi à sonorités anglaises, au « Muse » un soir, ça a été un désastre. Mais j'aime bien Anvers, j'ai traîné sur le port, dans des bars, au matin j'ai écrit cette chanson :

DANS LA VILLE D'ANVERS

*Dans la ville d'Anvers
Quand je l'ai connue
Elle était danseuse nue
Dans un bar à marins*

*Elle s'était allongée
Au fond de ma voiture
Et cachait sa figure
Dans son sac à main*

*Elle était agoraphobe
J'ai mis sa tête sous sa robe
Et je l'ai ramenée chez moi*

*J'ai posé mes mains sur ses hanches
Et j'ai défait ses bas
J'ai plongé dans sa peau blanche
Mes dents jaunies par le tabac*

*J'ai senti sur son visage
La lotion après-rasage
Du passager précédent*

*Elle m'a donné son corps
Comme on donne un ticket
En arrivant sur le quai
Du métro à cinq heures*

*Dans la ville d'Anvers
Quand je l'ai connue
Elle était danseuse nue
Dans un bar à marins...*

Je ne suis pas vraiment un mélodiste. Mais j'aime inventer des histoires sur un accompagnement aussi simple que ceux des *sea Shanties*, ces chansons de marins, celtiques ou anglaises, ici c'est une mélodie sur un seul accord, je raconte une histoire à la manière d'une bande dessinée : le célèbre chasseur de nazis représentait pour moi la forme ultime du Vengeur solitaire, on m'a rapporté qu'un jour, chez lui à Vienne, quelqu'un lui a lu mon texte, ça l'a fait sourire...

UNE LAMENTABLE AVENTURE
DE SIMON WIESENTHAL

*Assis sur sa carabine
Simon Wiesenthal
Voyage vers l'Argentine
En caravelle El-Al*

*On l'amène à la cantine
Le temps d'une escale
Il arrive à la cuisine
Et demande un journal*

*Tombant dans une bassine
De sauce provençale
Couvert d'ail et d'aubergines
Il revient dans la salle
À l'odeur on s'imagine
Qu'il est oriental
On crie « C'est un fedayin ! »
Et d'un coup on l'étaie...*

*On l'emmène en Palestine
Jusqu'au tribunal
L'avion perd une turbine
Au-dessus du Canal.
Simon tombe dans la chemin-
-ée de l'U.S. Forrestal
Atterrit dans la cabine
Du grand amiral...*

*« Ciel! un homme dans ma cabine! »
S'étonne l'amiral
Les journaux, les magazines
Vont crier au scandale
Une passagère clandestine
Lui paraît plus normale*

*Il lui rembourre la poitrine
Et le fourre dans une malle...*

*Les secrets, dans la Marine
On sait, se gardent mal
Depuis la salle des machines
Jusqu'à fond de cale
On dit que Bernadette Devlin
Est sur le Forrestal
L'équipage se mutine
Et libère Wiesenthal*

*Dans une immense limousine
En tournée triomphale
Il visite des usines
À Cap Canaveral
Voulant lacer sa bottine
Près d'un engin spatial
Un pan de sa gabardine
Dans la porte se cale...*

*Comme toutes les machines
Les fusées s'emballent
Depuis quand le jour décline
Au milieu des étoiles
On voit briller la carabine
De Simon Wiesenthal
Qui voyageait vers l'Argentine
En caravelle El-Al...*

nrf

Éditions Gallimard

5, rue Gaston-Gallimard 75328 Paris

www.gallimard.fr

Textes et dessins de David McNeil.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Composition : Dominique Guillaumin, Paris

Cette édition électronique du livre
Quatre mots, trois dessins et quelques chansons
de David McNeil a été réalisée le 5 août 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en août 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 978-2-07-014232-3 – Numéro d'édition : 254802).

Code sodis : N56248 – ISBN : 978-2-07-249495-6
Numéro d'édition : 254804